

# Une jeunesse

WOLFGANG KOEPPEN

**J**e n'étais pas triste. Je m'amusais. J'étais le chevalier à la triste figure. J'aspirais aux plaisirs. Je voulais de la couleur. Je les trouvais drôles, à plisser les yeux, à froncer les sourcils d'un air sévère, à évoquer l'âge de fer de la guerre et à oublier les morts. Je m'interdisais de rire. Je pensais aux champs de cadavres, aux victoires que nous avions célébrées.

J'affichais un air sombre. Je relevais le col d'astrakhan de mon manteau. Le manteau était un caftan. Je l'avais trouvé au prix de longues recherches. J'enfilais une tunique russe, la boutonnais autour de mon cou. J'enfonçais sur mes yeux le large chapeau d'outre tombe d'un curé de campagne. Pour autant que je mette un chapeau. Un enfant dans un escalier sombre; il prit ma main, murmura des mon révérend. J'étais Raskolnikov. J'étais l'un des Démons. Celui du sous-sol. Celui de la maison des morts. On m'avait conduit à l'échafaud. Le messager était revenu. Grâcié. Le nœud pendait lâchement.

J'incendiais la ville. Le grand magasin d'Erdmann brûlait. Un flambeau dans la nuit. La mairie brûlait. Mon registre matricule brûlait. C'était bien. Le tribunal était en flammes. J'ouvrais la prison. Je distribuais la marchandise des commerces aux pauvres et aux détenus libérés. Chacun recevait un livre de la librairie de Buggenhagen. L'argent de la caisse d'épargne directement dans la rue. Des enfants jouaient avec les billets, les pliaient en forme de bateaux, les déposaient dans le caniveau. J'aimais peut-être la ville. Je la renversais. J'anéantissais son ordre. Je troublais la fête.

Un Russe s'adressa à moi en russe. Je reçus la consécration. Je me pris pour Kropotkine. Le Russe était malheureux. C'était un émigrant. Il avait la nostalgie d'une autre Russie. L'été, je me promenais sous une ombrelle. L'ombrelle était blanche comme le ciel brûlant. L'ombrelle avait des volants vert réséda. Je marchais en tropes. Le parasol avait une béquille argentée sculptée en forme d'oiseau. Lorsqu'un orage éclatait, l'oiseau s'envolait avec la tempête. J'étais poudré de blanc; j'avais tamponné mon visage avec de la farine de riz.

Je me reposais là où je me trouvais au chemin. Je m'étendais de tout mon long devant les portes. Je m'asseyais sur les marches des monuments aux morts. Je m'allongeais dans l'herbe des jardins publics, m'abandonnant à la protection des hommes.

Les bibliothèques m'attiraient. Je les hantais, avide et insatiable. Pour leurs administrateurs, j'étais comme un amant, irrésistible. Les bibliothécaires étaient sans défense. Ils étaient devenus mes esclaves. Ils ouvraient leurs armoires, se séparaient de leurs trésors. J'étais les écrits autour de moi. Je dévorais ce qui était imprimé. Je m'oubliais. Je m'asseyais, comme ivre, sur une place animée. L'alphabet m'emportait.

Je tentais la ville. J'étais une nuisance. Je voulais être une nuisance. L'ordre m'observait. Chaque citoyen m'examinait au microscope derrière sa fenêtre. Il voyait un monstre. L'ordre se sentait défié et demandait une loi. Tous les instructeurs sonnaient la chasse. Ils s'approchaient à pas de loup. Ils m'encerclaient. Ils dressaient des pièges dans lesquels je ne tombais pas. Je ne faisais rien. Je ne faisais rien à personne. C'était suspect. C'était mal. Je voulais être moi, pour moi seul. Ils s'imposaient. La ville se dénudait devant moi. Elle n'était pas respectable. Elle menait une vie souterraine. La police frappait. Les juges étaient partiaux. Le fonctionnaire abusait de ses fonctions. Le curé ne croyait pas. L'instructeur était un sadique. Les ivrognes venaient et débouchaient les bouteilles. Les libidineux faisaient leurs offres. Morphomanes et cocaïnomanes montraient leurs blessures et vendaient leur neige. Les prostituées sortaient de l'ombre. Les voleurs invitaient. L'anthroposophe gravit la tour de l'église

Saint-Nicolas avec moi et cria «vous êtes le diable». Lorsqu'il m'étrangla, je vis la mer. Elle se balançait, grise, sous un ciel gris.

Lenz était issu des rangs communistes. La brebis égarée devait être ramenée dans le troupeau. Lenz voulait fuir le troupeau. Il était déchiré. Il traversait l'hiver en pantalons courts et les genoux nus. Cela me liait à lui. Nous nous baignions encore dans la mer en novembre. Nos bicyclettes étaient appuyées l'une contre l'autre et tremblaient. Il avait accroché à son vélo le fanion rouge orné de l'emblème de la faucille et du marteau. Les peuples entendaient les signaux. Les peuples n'entendaient rien. Les sirènes se taisaient. A l'époque, elles se taisaient encore. J'avais noué en l'honneur de Lenz un chiffon noir à mon guidon, le fier drapeau noir de l'anarchie. Lenz a été assommé: l'œuvre de ceux qui avaient un rictus aux lèvres. Il y avait quelque part un dolmen. C'est là-bas qu'ils l'avaient tué et aussitôt enterré.

Je voulais du théâtre. Je voyageais en quatrième classe. Je revendiquais l'établissement moral. J'avais trop lu. La ville s'échappait en glissant derrière les rails. Brume, nuages gris, neige, vers le temps perdu. Pour finir, Saint-Nicolas qui menaçait comme un poing levé. Ce n'est que plus tard que j'ai senti les cicatrices. Le compartiment était réservé aux voyageurs chargés de bagages. Je m'étais accroupi sur une hotte. La paille hachée s'infiltrait à travers le treillis. Une poule gloussait. Un porc grognait dans son sac. L'homme auquel appartenait le porc dit «que lis-tu là». Je dis «Tairoff, le théâtre libéré». «Tu vas t'abîmer les yeux», dit l'homme. Il neigeait. Il faisait froid. Le train n'était pas chauffé, le ciel voilé. L'homme m'offrit un œuf dur.

Il neigeait. Berlin était sous la neige. Le Reich était sous la neige. La Gare de Stettin était une caverne de vent, de suie et de clameurs d'un grand mouvement. C'était Babylone; un lieu pour partir. L'air avait bon goût. Je mâchais la liberté. Ils occupaient toutes les rues, ils s'adossaient aux murs, ils avaient froid, ils avaient faim, ils étaient chômeurs, chômeurs en fin de droit, sans abris, ils étaient la révolution. Leur attitude était toute différente de la mienne. Eux n'en jouissaient pas. Un cortège se forma comme de lui-même, il n'y avait eu aucun signal, ni ordre, et je marchais à la suite de ces êtres épuisés, désespérés et l'un d'entre eux me demanda «as-tu ta carte» et je dis «quelle carte» et il gueula «la carte de timbrage, quoi d'autre» et je dis «je ne timbre pas», et il me repoussa et dit «va-t'en». La police arriva. Les flics sautèrent de la plateforme de leurs véhicules verts. Ils s'essaimèrent. Des sifflets retentirent. Les policiers levèrent leurs matraques. Ils nous dispersèrent. Je courus avec les autres.

Mon cœur tremblait. Il s'emballait. Enfin, je l'avais trouvé, je voulais le montrer, les institutions morales, le théâtre libéré, la rue, les affamés, les frigorifiés, les pauvres, les désespérés, le drapeau rouge, le chant de la révolte. J'accélérai le pas pendant un certain temps, comme celui qui a un but. Je pensais à la pièce *Gaz* de Georg Kaiser. Je transposais la pièce *L'Homme et la masse* d'Ernst Toller dans un décor majestueux, sombre. La Gare de Silésie était elle aussi une caverne de vent, de suie et de cris. Ce n'était pas Babylone. C'était un enfer des pauvres qui ne savaient pas où aller. Vers le soir, je me trouvais à Grünberg. Je sortais de la neige. Je vis de la lumière. Il faisait très froid. Je cherchai le théâtre. J'entendis des chants. Je sentis la chaleur. Le directeur était vêtu d'une laine à carreaux. Il dit «vous êtes là». Il dit «c'est bien». Quelqu'un était malade. Il dit «vous le remplacez». Il dit «aujourd'hui, à Salzach». Il dit «frac». Je le regardai, puis mes yeux se posèrent sur mon plaid dans lequel étaient enveloppés un peigne, une chemise et mes livres; et c'était tout. Il dit «ah, oui, vos valises ne sont pas encore arrivées». Il dit «bien, allez récupérer votre costume dans la réserve». Je dis «Gaz». Il dit «Kaiser». Il grimaça. Il dit «cher ami». Il dit «nous verrons bien». Ils étaient gais, ils étaient tristes. Ils mangeaient des tartines. Ils aimaient faire ce qu'ils faisaient. Ils ne l'aimaient pas. Ils se produisaient ici et là, ils chantaient, ils sautaient. Ils unissaient leurs corps. Ils avaient leurs liaisons. Ils craignaient d'être seuls la nuit. Nous étions frigorifiés dans le bus qui nous menait à Salzach. Ils avaient des soucis. Ils ne parvenaient pas à vivre de leurs gages. Ils avaient des enfants. Les enfants grandissaient. Ils n'étaient pas désagréables. Mais ils n'étaient pas des miens. Je me suis également fermé à eux. Je me suis à nouveau re-croquevillé sur moi-même.

Extrait de *Jugend* (Jeunesse), choisi et traduit de l'allemand par Marie Torello.

## biblio

Pages du journal de Jakob Littner écrites dans un souterrain

Trad. de l'allemand par André Mauge, Plon 2002.

Jeunesse

Trad. de l'allemand par Jacques Legrand, Hachette, 1979.

La Mort à Rome

Trad. de l'allemand par Armand Pierhal et Maurice Muller-Strauss, Albin Michel, 1962.

Un Amour malheureux

Trad. de l'allemand par Jacqueline Humery, Albin Michel, 1968.

Pigeons sur l'herbe

Trad. de l'allemand par Louis Clappier, Robert Laffont, 1953.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch).



## bio

**WOLFGANG KOEPPEN** (1906-1996) est considéré comme l'un des plus grands écrivains allemands de l'après-guerre. Durant sa jeunesse, il exerce différents emplois au théâtre municipal de Greifswald et développe une vive passion pour les arts scéniques. En 1927, il s'installe à Berlin et publie ses premiers textes. Ses œuvres, qui revêtent souvent un caractère biographique, se démarquent par leur singularité formelle, mêlant techniques de collage et de montage. Sa vie durant, Wolfgang Koepfen fait figure de marginal dont le style renoue avec la tradition du modernisme classique. *Jeunesse*, dont nous publions ici un extrait, est un récit fragmentaire qui mêle fiction et autobiographie, et raconte une jeunesse qui est aussi celle de toute une génération brisée par la Première Guerre mondiale.

**MARIE TORELLO** est née en Valais en 1993. Elle étudie la germanistique et la slavistique à l'université de Fribourg, avant de poser ses valises en Allemagne. A son retour, elle entreprend un master en traduction à l'université de Genève. Elle allie désormais ses deux passions dans le cadre du programme de spécialisation en traduction littéraire proposé par le CTL. Pour cette traduction, dont elle parle dans un texte à lire sur notre site, elle a bénéficié du mentorat de Marion Graf. **MTO**